

né en Portugal, mais il n'avait plus de nationalité, ou plutôt, devenu cosmopolite par son existence nomade et aventureuse, le monde entier était sa patrie.

Depuis vingt ans, il s'était montré un peu partout, à Paris, à Londres, à Rome, à Vienne, à Saint-Petersbourg, en Egypte, en Amérique et dans l'Inde. En un mot, José Basco était ce qu'on appelle un chevalier d'industrie.

Armand Des Grolles tenait encore dans ses mains le manuscrit de la marquise de Coulange, dont il avait fait la lecture, à haute voix.

Ce qu'il venait de lire était une étrange révélation.

Comme on l'a vu plus haut, il s'agit d'un enfant nouveau-né, du sexe masculin, qui a été volé à sa mère et introduit frauduleusement dans la maison de Coulange.

Afin de mettre le lecteur au courant de la situation, et pour l'intelligence des événements qui vont suivre, nous allons raconter sommairement les faits.

Mlle Mathilde de Perny avait seize ans et demi lorsqu'elle épousa, en 1850, le marquis Edouard de Coulange. Le marquis avait une fortune de plus de quatre millions, qu'un futur héritage devait augmenter encore de huit ou dix millions. Mme de Perny, la mère de Mathilde, était pauvre. Elle avait été complètement ruinée par les folies de son fils Sosthène, un joueur, un débauché.

Mathilde n'apporta en dot à son mari que sa jeunesse; ses précieuses qualités du cœur et sa merveilleuse beauté.

Très amoureux, le marquis trouva que c'était beaucoup.

Connaissant la position de sa belle-mère et de son beau-frère, il ne voulut point les séparer de Mathilde; il les prit à sa charge et mit à leur disposition un appartement dans l'hôtel de Coulange. Mathilde avait épousé le marquis sans l'aimer, se courbant sous la volonté de sa mère et de son frère, pour qui ce mariage était une affaire. La jeune femme fut profondément touchée de la générosité de M. de Coulange à l'égard des siens. Ne pouvant douter de l'affection sincère dont elle était l'objet, son cœur céda aux sollicitations de l'amour et bientôt elle adora son mari.

Rien ne paraissait devoir troubler la félicité des jeunes époux, qui pouvaient compter sur de longues années de bonheur.

Malheureusement, au bout de dix-huit mois, le marquis fut atteint d'une maladie très grave et successivement condamné par tous les médecins appelés près de lui.

Nous ne peindrons pas le désespoir de la jeune marquise, écrasée sous le poids de sa douleur. Quant à sa mère et à son frère, ils étaient dans la consternation. En effet, la marquise étant sans enfant, l'immense fortune de M. de Coulange, qu'ils considéraient comme la leur, allait leur échapper. Le marquis mort, ils étaient forcés de quitter l'hôtel de Coulange, où ils se trouvaient si bien, et ils retombaient dans la misère de laquelle la munificence du mari de Mathilde les avait tirés. Que faire? Obtenir du marquis mourant un testament en faveur de sa femme et pour cela le concours de la marquise était nécessaire; mais, bien qu'elle fût complètement dominée par sa mère, la jeune femme refusa d'une façon absolue de se livrer à une manœuvre qu'elle trouvait odieuse et indignée d'elle et de son mari.

Mais Mme de Perny et son fils étaient décidés à ne reculer devant rien pour conserver la fortune du marquis. Ils trouvèrent un autre moyen. Les misérables allaient se livrer à une abominable machination et faire de la jeune marquise une victime de leur cupidité.

Mais, pour que leur plan réussit, il fallait éloigner le marquis. Sous le prétexte qu'il retrouverait ses forces et la santé dans un climat chaud, ils le firent conduire dans l'île de Madère. Le marquis avait quitté Paris convaincu que bientôt il serait père.

La marquise restait sans défense entre sa mère et son frère. Malade, épuisée, brisée, réduite à l'état de machine, elle était incapable de lutter contre ses bourreaux par un acte, quelconque de sa volonté. La malheureuse jeune femme n'était plus pour eux qu'un instrument.

Comme il était nécessaire de l'empêcher de parler et de la soustraire à tous les yeux, elle fut séquestrée et emprisonnée dans son hôtel, et Mme de Perny faisait